

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Continuous pagination. |

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

AVIS.

Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas la file des numéros du "BOURRU," nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir les Nos. 2. 19. 28. 29. et 30.

VARIÉTÉS.

UN ACTE DE CORSAIRE.

Saint-Malo est un petit port de mer qui n'aura jamais l'activité commerciale du Havre et de Marseille. La nature ne lui a rien donné pour cela; mais il se contente de son lot.

Et, certes, qui l'a visité dans ses beaux jours, Saint-Malo a bien raison de ne rien envier à personne.

C'est un vrai nid de corsaires. La mer déferle jusque sur le seuil des maisons. Tout, dès le barreau, vous invite à ne tenter la fortune qu'en luttant contre la tempête.

Aussi vient la guerre, et c'est alors que commence la grande activité de Saint-Malo.

De toutes parts on arme pour la course; on ne s'aborde sur les quais qu'en se demandant mutuellement à quel jour est fixé le départ et quel côté on se dirigera.

Le grand héros malouin est Robert Surcouf. Cet homme a longtemps défendu l'honneur du pavillon français sur toutes les mers de l'Inde, lorsque notre marine militaire essayait vainement de se relever des désastres d'Aboukir et de Trafalgar. Le temps de nos grandes flottes était passé, et n'eussent été quelques corsaires d'une intrépidité et d'une activité à toute épreuve, nous pourrions dire le temps de notre marine.

A leur tête se place naturellement Robert Surcouf, dont les exploits auraient paru fabuleux à une autre époque, et ces exploits ont été renouvelés tous les jours pendant une vingtaine d'années.

Il y aurait mille romans à écrire avec la vie et les aventures de Robert Surcouf.

Contentons-nous d'une simple anecdote; aussi bien elle peint l'homme admirablement.

Surcouf n'avait plus de navire à lui.

Profitant de quelques mois de repos et d'oisiveté que lui laissait la construction d'un nouveau brick sur les chantiers de St. Malo, il fit un voyage en Hollande, afin d'étudier certaines côtes qu'il connaissait moins bien que les côtes de l'Inde, et dont il voulait fixer la configuration topographique dans sa tête.

Il se trouvait à Berg-op-Zoom, et menait la joyeuse vie des matelots, lorsqu'on signala une flottille anglaise de navires marchands égarés dans la mer du Nord.

C'était là une occasion bien belle pour un homme comme Surcouf, s'il avait eu un de ces navires malouins qui manœuvraient sous lui comme des navires de guerre, et aussi les lettres de marque qui lui auraient permis de donner la chasse à ces riches cargaisons. Pendant trois jours, Robert ne pensa qu'à cette proie qui lui échappait. Au bout des trois jours, il avait trouvé un moyen de satisfaire sa passion.

— S'ils ne sont pas idiots, se disait-il, ces Hollandais comprendront mon idée et me secondent.

Certes, Pidiotisme, en fait de marine surtout, n'est pas le vice dominant des Hollandais. Surcouf avait donc de grandes chances de voir son idée comprise et mise à exécution.

Son nom, à défaut de sa personne, était fort connu dans tous les ports de la Hollande, et il n'y avait pas un armateur et un marin qui ne sût les exploits du héros de l'Inde.

Sans autre recommandation, Surcouf alla frapper à la porte du propriétaire d'un beau et solide navire qu'il avait remarqué dans le port.

C'était un fin voilier, et il était de force à tenir tête à une corvette anglaise parfaitement montée. C'était ce qu'il aurait fallu à Surcouf.

L'armateur, vêtu avec la négligence d'un matelot, fumait tranquillement sa pipe quand on lui annonça la visite du corsaire français. C'était un veillard qui, lui-même, avait longtemps tenu la mer, dont il avait gardé les rudes et franches habitudes. Nature vigoureuse, il ne voyait jamais partir ses navires sans témoigner le regret de ne point quitter la terre avec eux. A terre il n'avait pour se consoler que la pipe et le skedam.

— Capitaine, dit-il en tendant la main à Surcouf, heureux soit le jour où il m'est permis de vous recevoir dans ma maison.

— Il sera heureux pour moi si nous pouvons nous entendre sur une affaire que j'ai à vous proposer.

— Parlez, capitaine.

— Vous savez qu'une flotte marchande anglaise erre dans la mer du Nord?

— J'en suis.

— En deux jours, avec un bon brick, je puis la rejoindre. Je donne chasse au premier navire qui se présente à moi, je le prends et m'enpare de la cargaison.

— Vous en parlez comme d'une chose faite.

— Elle le sera si vous voulez m'aider, et nous partageons le butin.

— Et ceci puis-je vous être utile?

— Je n'ai pas de brick, il m'en faut un. Le vôtre ne fait rien dans le port. C'est le navire qu'il me faudrait. Je vous le rends avant huit jours.

— Et les lettres de marque?

— Surcouf n'en marque jamais. J'en trouverai au consulat de France.

— Capitaine, ceci demande réflexion.

— Je vous donne une heure et vais faire mes préparatifs.

— Soyez ici dans une heure, et, si je n'accepte pas, j'essayerai toujours de vous être utile; car, je vous connais, vous ne renoncerez pas à votre dessein.

— Pour rien au monde, dussé-je courir avec quelques hommes hardis sur une barque.

Sur cette parole, on se sépara.

(La fin au prochain numéro.)

LE BOURRU.

QUEBEC 10 NOVEMBRE, 1859.

LE CHEMIN DE FER DU NORD

Les dernières nouvelles du chemin du Nord sont des plus satisfaisantes, et les exigences des capitalistes sont à rassurer d'un seul coup les hommes les plus incrédules.

En présence du triste hiver qui se prépare, plus rigoureux, si l'on en juge par nos froids prématurés, que ne l'a été même l'hiver de l'an dernier; à voir le commerce de plus en plus difficile; si l'on pense à cette foule nombreuse d'ouvriers sans ouvrage, sans pain, sans boire, il y a bien de quoi faire trembler pour la vie de plusieurs.

Heureusement pour nous, le Chemin de fer du Nord doit commencer bientôt, et doit être pour la classe ouvrière surtout une providence assurée. Aussi croyons-nous que les citoyens se feront un devoir d'aider de toutes leurs forces à ceux qui sont à la tête de cette patriotique entreprise, en combattant ceux qui cherchent à créer obstacles sur obstacles, entraves sur entraves.

C'est M. Langevin, le maire actuel qui, plein de foi en la bonne volonté de ses concitoyens, a voulu tenter un nécessaire et suprême effort vis-à-vis des Capitalistes Anglais pour faire réussir ce projet, dernier espoir des citoyens de Québec.

C'est à l'assemblée du 12 septembre que nous vîmes quelle confiance les citoyens de cette ville ont eue l'homme qui plus heureux que ses prédécesseurs, rassura la confiance des intéressés. Cette assemblée prouva à Son honneur le Maire, qu'un homme véritablement dévoué aux intérêts de ses concitoyens, obtient toujours de ces derniers, la confiance et l'estime dues à ses mérites.

Aussi croyons-nous que les citoyens pleins de confiance en celui qui leur a donné des preuves si évidentes de son savoir-faire et de son zèle pour leurs intérêts, et voulant à toute force le succès du Chemin de fer du Nord, aussi croyons-nous que les citoyens n'auront qu'une pensée, celle de réélire une troisième fois celui qui peut, mieux que tout autre compléter l'œuvre si bien commencé.

Si nous désirons réellement le Chemin de fer du Nord, nous devons comprendre qu'il est du plus grave intérêt d'augmenter, par tous les moyens possibles, la confiance des Capitalistes de Londres, et en ne réélisant pas celui que nous avons envoyé vers eux, nous diminuons d'une manière évidente, la confiance des capitalistes.

Pour le succès du chemin du Nord, nous espérons que les citoyens de Québec ne négligerons rien pour assurer l'élection du maire actuel.

MONTREAL versus QUEBEC.

La fortune est aveugle, et ainsi elle est fort capricieuse, elle comble souvent des faveurs les plus signalées ceux qui semblent les moins mériter. On voit fréquemment dans le monde des hommes, courageux, persévérants et doués de talents qu'elle méprise et qu'elle laisse s'étoler dans la misère. D'autres au contraire ne prennent aucun souci, font peu de chose digne de mention et la fortune les accable de caresses. Il y a de ces exemples dans toutes les classes de la société.

Il y a des écrivains qui ont toujours vécu dans l'obscurité et n'ont produit autour

qu'un silence de mort malgré des œuvres de mérite d'autres au contraire du premier coup montent au premier de l'échelle des honneurs. La *Guêpe* de Montréal nous en donne une preuve frappante dans la personne de son correspondant A. O. à qui elle octroie le titre de feuilletoniste. Un voyage de plaisir au Saguenay a donné lieu à cet écrit qui a été donné comme un échantillon de la littérature Canadienne. L'auteur, avait là un beau sujet qu'il a gâté en ne dépouillant pas ses préjugés de localité. Pour son malheur, le correspondant en question dans son trajet de Montréal au Saguenay et vice versa a dû s'arrêter à Québec et c'est pourquoi ne donnant à son sujet principal qu'une bien mince attention il s'est évertué à prouver qu'à Québec les barbiers et les charretiers étaient encore à l'état d'enfance. Dès sa première halte à Québec il consacre quelques lignes aux charretiers qui nous ont donné la mesure des principes honnêtes de cet écrivain. Néanmoins nous n'aurions jamais fait mention de lui si au retour de son excursion au Saguenay il n'avait consacré un chapitre presque entier pour dire les drogeries sur un barbier qui n'a jamais existé à Québec. Nous jurerions que le correspondant n'a pas de barbe, car s'il en eut eu il se serait aperçu que porter des jugements sur des hommes et des choses comme il l'a fait dans son prétendu feuilleton c'est la marque, d'un esprit faible et bouvré de préjugés. De pareilles choses peu bien plaire à la *Guêpe*, et lui valoir des éloges de sa part, mais tous les hommes bien-pensants n'auront qu'une voix pour mépriser un écrit aussi dépourvu de sagesse. C'est ainsi que l'on fait les écrivains à Montréal, cette ville superbe et orgueilleuse où il y a tant de progrès. Si nous prenions la chose au sérieux nous augurerions mal de l'avenir de la littérature canadienne.

M. STANISLAS DRAPEAU.

M. Stanislas Drapeau, ce travailleur infatigable pour la cause si noble et si nationale de la colonisation vient de fonder dans les paroisses d'en bas une société bienveillante en faveur des colons qui vont s'établir sur des nouvelles terres.

La patrie doit être reconnaissante envers M. Drapeau pour les efforts qui a toujours faits pour ouvrir de nouveaux Townships et par là empêcher l'émigration et conserver au pays les bras qui lui sont si nécessaires. Courage, M Drapeau, votre nom sera inscrit parmi ceux des bienfaiteurs de notre pays et comme celui d'un véritable ami du Peuple.

INCENDIE.

Le 7 courant vers une heure P. M. le feu s'est déclaré dans la boutique de M. Poitras, ménager rue Richelieu, Faubourg St. Jean. Grâce aux prompts secours apportés par les compagnies des Capitaines Moisan et Martnette et aussi par la Police, la boutique seulement a été consummée. Elle était assurée, dit on.



Notre héros avait tout vu cela dans les rêves de son cerveau malade !!!

BIOGRAPHIE

DE

Louis Michel Darveau, Ecuyer, N. P., Rentrant toutes les actions remarquables du *Petit Citoyen Démocrate* jusqu'à ce jour.

(Suite.)

Anna virumque cano

IX.

Louis-Michel, après son mariage, a continué de résider avec son père et sa mère, au faubourg St. Jean. Mais la bonne entente, qui régnait d'abord entre les divers membres de cette famille, n'a pas eu longue durée. Deux mois s'étaient à peine écoulés, que la discorde se faufila dans cette maison; et Louis-Michel a dû déguerpir le toit paternel, emmenant avec lui sa chère moitié. On ne connaît pas les diverses péripéties de ce drame domestique. Quel en était le premier auteur? Je l'ignore.

De cette époque au 15 janvier de l'année dernière, on ne voit rien de remarquable dans la vie de Louis-Michel. Mais le 15 janvier, il commence sa vie politique, et c'est là surtout qu'il est admirable; c'est en ce jour mémorable que, sortant tout-à-coup de l'obscurité, il a jeté un éclat subit, com-

me ses astres dont on ne soupçonnait pas même l'existence et qui, un certain jour, ont étouffé l'œil de l'astronomie tout ébahie de n'avoir pas encore aperçu une lumière si resplendissante !

X.

Je vais rappeler aux citoyens en quelle circonstance heureuse la ville de Québec a fait la découverte de ce nouveau météore. Dans l'hiver de 1853, la section St. Jean de la société St. Jean, Baptiste eut par un coup de la providence, la bonne idée de se rassembler chaque semaine dans une salle qu'elle avait louée, exprès, au faubourg St. Jean, dans le but louable de s'instruire. Et pour obtenir le résultat désiré, elle invita plusieurs personnes à y faire des lectures sur différents sujets. Louis-Michel qui désirait depuis longtemps de mettre au jour les idées lumineuses qui gisaient dans son cerveau, trouva que l'occasion était bonne. Il réussit à se faire inviter et prépara une lecture qui contenait la quintessence de tout ce qu'il avait lu de plus échevelé dans les romanciers de notre époque !

Le petit homme n'hésita point d'abord à faire son credo politique ; il se déclara franchement appartenir à la phalange démocratique et en accepta toutes les vues et toutes les tendances. Il se posa en censeur de notre époque et déclara que, suivant lui, tout était à refaire dans notre société ! Il déclara avec un fiel moai contre le gouvernement d'abord, puis contre notre clergé, ce corrupteur des mœurs qui pèse sur les consciences avec un joug de fer ! En un mot, le grand homme voulait tout détruire et rebâtir en neuf, parce que tout était corruption ; lui seul et ses amis étaient les gens de progrès et les vrais amis du peuple ! Le clergé surtout est un corps d'hommes arriérés, à vues étroites, et ennemis des lumières qui peuvent ouvrir les yeux du peuple et leur enlever cette influence délétère dont ils se servent pour tyranniser leurs semblables et vivre aux dépens de leur crédulité ! Notre héros avait tout vu cela dans les rêves de son cerveau malade et dans les écrits fangeux dont il s'était inspiré depuis le commencement de sa carrière légale. Comme je vous l'ai dit, lecteur, lui, comme tous les écervelés de sa trempe, voulait renverser la société de fond en comble pour la reconstruire sur un plan tout nouveau : il savait bien les moyens d'opérer ce bouleversement ; mais ceux de reconstruction, il n'en dit pas un mot ! Voilà comme sont tous ces grands génies : toute leur science se borne à savoir détruire, mais ils ne sauraient jamais rien créer de solide et d'utile. Et quand ils se rengorgent, se pavant et croient avoir droit à l'estime public ! Ils vantent sans cesse le progrès et la noblesse de l'homme ; et tout leur progrès tend à la ruine et leur noblesse consiste à se vanter dans la fange, à n'a-

voir aucune loi, aucun principe de morale et à se ravalier au-dessous de la brute ! Et ces pygmées ridicules se croient un droit au nom de grand ! En vérité, il y aurait de quoi rire, si leur dégradation n'était propre à navrer le cœur de dégoût et de pitié !

Je ne dois pas oublier de dire que maître Michel fut sifflé sans pitié de presque tous les auditeurs ; mais le grand personnage n'en fut pas intimidé. La honte ne laissa aucune trace sur son front de marbre ; car, depuis longtemps déjà, il avait perdu tout sentiment de pudeur.

(A Continuer.)

AVIS.

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur pa sera chez les abonnés de Québec.

GENTILLESSE.

L'Observateur en annonçant la retraite de M. le Chevalier J. C. Taché ne manque pas de profiter de l'occasion pour injurier lâchement ce Monsieur.

Nous disons lâchement, car il faut être dépourvu de tous sentiments d'honneur, comme l'est le pygmée infime qui préside à la rédaction de cette feuille immonde, pour attaquer, lorsque l'on sait que nos adversaires ne peuvent se défendre.

Dans le même article, M. Charles Langlois, du *Chronicle*, a aussi quelque chose à son adresse. On lui reproche d'avoir été propriétaire du *Fantastique*. Il nous semble qu'il n'y a pas grand mal à ça et qu'au contraire nous considérons que M. Langlois a des droits à la reconnaissance publique pour avoir fustigé comme il le méritait, ce gamin ridicule.

L'Observateur a beau faire il ne réussira pas à jeter le moindre discrédit sur le caractère honorable dont jouit à juste titre M. Langlois.

FAITS DIVERS.

LONGÉVITÉ.—On lit dans le *Journal de*

Bruxelles le 15 septembre 1859. « Vraiment, si nous ne l'avions lui dans le *Moniteur belge*, nous ne le croirions pas : nous possédons en Belgique, non-seulement le doyen des militaires de l'Europe, du monde entier, mais encore le Nestor de l'humanité. Il faudrait remonter aux temps bibliques pour retrouver la trace d'une longévité aussi extraordinaire que celle du capitaine Alexandre-Victorien-Narcisse Virot, qui vient d'être mis à la retraite par arrêté royal du 15 septembre 1859.

« Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que M. Virot, né à Chinay le 9 novembre 1709, et qui aura par conséquent cent cinquante ans révolus le 9 novembre prochain, ait eu la fantaisie d'entrer au service le 10 octobre 1830. Mais l'indépendance de son pays l'appelait, et, malgré ses cent vingt et un ans, il n'hésita pas à voler à sa défense.

« L'état militaire lui faisait, comme il se sentait encore jeune et vigoureux, il resta au service et parvint au grade de capitaine. Ce n'est que dans ces derniers jours qu'il éprouva le désir d'aller se reposer dans les lieux où il avait reçu le jour. L'air de Chinay (Hainaut) est pur, et ceux qui le respirent parviennent d'ordinaire à un âge très avancé. »

DANGERS DES PORTES DE VERRE.

Hier, sur les 4 h. p. m., il s'est passé au faubourg Saint-Jean un fait curieux, mais qui pouvait aussi n'être pas sans gravité. Un habitant de Lorette était entré dans le bel établissement de M. Marois, rue Saint-Jean, dont le front, comme l'on sait, est tout de glaces, au premier étage, et marchait au comptoir, lorsque tout à coup il s'aperçut que son véhicule a disparu de devant la maison. La crainte sans doute de le voir tomber entre les mains de la police, lui donne la fièvre ; il s'élança du fond du magasin dont il croit la porte ouverte, et va passer à travers le verre trompeur ! Nous nous trompons, il n'a passé que la tête et les bras et resta ainsi pris, à travers une glace qui a plus de trois lignes d'épaisseur, sous le coup d'une grêle de verre cassé qui tombait d'en haut.

On conçoit l'hilarité de tout le monde, surtout quand l'on reconnut que l'homme n'avait reçu que quelques légères égratignures.

L'élection d'un Conseiller pour le quartier du palais, en remplacement de feu David Mercier, écuyer, a eu lieu en faveur de F. Gourdeau, écuyer, surintendant des Pilotes, qui a été élu, à l'unanimité.

SINGULIÈRE FAMILLE.—M. W., de Portland, veuf et père de deux garçons, avait épousé en secondes noces madame F.,

jeune et jol'e veuve, mère de deux filles. Après quelques années d'une union heureuse, le chef de la famille, qui avait eu de sa seconde femme deux enfants, — un garçon et une fille, — mourut à son tour, laissant pour le remplacer son fils aîné qui, au bout de deux ans, lui succéda si bien, qu'il épousa sa marâtre, l'ancienne mistress F. qui a donné à son troisième mari, une petite fille aussi charmante qu'elle. Quel est le degré de parenté de cette enfant avec ceux que Mme. W. a eut de son second mari? est-elle la belle sœur de ceux dont son père est aussi le beau-père?

Mais les choses n'en restèrent pas même là. Le second fils du premier lit de M. W., étant tombé amoureux de miss F. la fille aînée de Mme. W. épousa et en eut deux jumeaux. Ces derniers sont, par conséquent cousins germains de la plus jeune fille de l'ancienne veuve, et pourtant celle-ci est leur grand mère; il sont aussi neveux du mari de leur grand-mère. Quand ces treize personnes sont réunies, nous serions curieux de savoir quels noms elles se donnent entre elles. Avec tout cela, il n'y a pas eu dans tous ces mariages une seule union qui fût défendue par la loi ou par la religion.

—Michel Ange, bien qu'il fut riche, dormait souvent tout habillé ne voyait que de pain et d'eau, et passait les nuits en labeur ou en promenades solitaires. Ce caractère si ôtre cette austérité inflexible de mœurs lui conservèrent, pour ses vieux jours, une force et une vigueur extraordinaires, comme le prouve le passage suivant d'un contemporain du grand artiste romain, Blaise Vigenère.

« Je puis dire avoir vu Michel Ange, âgé de plus de 60 ans et avec un corps qui était bien loin d'annoncer la force, faire voler en un quart d'heure plus d'éclats d'un marbre très dur que n'aurait pu le faire en une heure trois jeunes sculpteurs des plus forts, chose presque incroyable à qui ne la pas vue. Il y allait avec tant d'impétuosité et tant de furie que je craignais à tout moment de voir le bloc entier tomber en pièces, chaque coup faisait voler à terre des éclats de trois ou quatre doigts d'épaisseur, et il appliquait son ciseau si près de l'extrémité contact que si l'éclat eut avancé d'une ligne tout était perdu. Brûlé par l'image du beau qui lui apparaissait et qu'il craignait de perdre, ce grand homme avait une espèce de fureur contre le marbre qui lui cachait sa statue.

ANECDOTES.

—Le fameux Duval, bibliothécaire de l'empereur François 1er, répondait souvent

aux questions qu'on lui faisait: "Je n'en sais rien." Un ignorant lui dit un jour: "L'empereur vous paie pour le savoir."

—L'empereur, répliqua-t-il, me paie pour ce que je sais. S'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire n'y suffiraient pas."

LES INCONVÉNIENTS DE LA POLITESSE.

—Tribunal correctionnel de Tours.—Le 16 août dernier, le sieur Boulay, maître d'hôtel à Saint-Christophe, vit entrer, vers midi, dans la cave du sieur Police, son voisin, le nommé Thibault, ouvrier maçon, qui jouit dans la commune d'une détestable réputation. Il s'empressa d'en prévenir la dame Police. Celle-ci ayant fort distinctement aperçu Thibault qui, la bouteille en main, mettait à contribution un quart de bière, au lieu d'un quart d'eau-de-vie qu'il connaissait probablement de vieille date, donna un tour de clef à la serrure et alla chercher son mari.

Police, en arrivant trouva Thibault qui attendait tout penaud auprès de la porte de la cave; il le fit sortir, et il se contenta de lui administrer au passage un coup de pied dans la région où se donnent habituellement de pareilles corrections.

Toutefois, se rappelant que bien des fois déjà il avait constaté des défaits dans le nombre de ses bouteilles, il jugea convenable d'informer M. le maire; et voilà comment la scène de la cave vient aujourd'hui se dérouler devant la justice correctionnelle.

Mais combien les apparences sont trompeuses! En présence des faits que nous venons d'énoncer, vous seriez tenté de croire que le prévenu n'est entré dans la cave que dans l'intention trop évidente de se désaltérer aux dépens du témoin. Erreur! Écoutez Thibault:

Police, dit-il, est un vieil ami à moi, à preuve que nous nous tutoyons; et ce n'est pas moi, bien sûr, qui voudrais lui faire tort.

« Je passais devant sa cave, et pensant qu'il y était, vu que ça lui arrive souvent, je me dis: "Il faut que j'aille lui rendre visite et savoir comment il se porte, cet ami." J'entre donc dans la cave. Mais je n'y étais pas plus tôt que Mme. Police arrive; crac! elle ferme la porte, va chercher son mari, qui vient, m'ouvre, me flanque un coup de pied quelque part. Et voilà comme, pour avoir eu trop de politesse, je me trouve aujourd'hui dans l'embaras. Plus souvent qu'il m'arrive maintenant faire visite aux amis quand ils seront dans leurs caves!"

Le tribunal, pensant, non sans apparence de raison, que la visite de Thibault s'adressait bien plutôt au quart d'eau-de-vie qu'à son propriétaire, condamne le prévenu à un mois de prison. Et on se plaint que la vieille politesse française s'en va, quand on récompense si mal ceux qui la pratiquent si bien!

—Madame la duchesse du Maine de manda un jour à quelques gens de beaucoup d'esprit qui s'assemblaient chez elle: "Quelle différence y-a-t-il entre moi et une pendule?" Comme on était embarrassé pour répondre, Fontenelle entra. La même question lui fut faite par la duchesse; il répondit sur le champ: "La pendule marque les heures et votre altesse les fait oublier."

—Un jour que Jacques Amiot demandait à Charles IX une abbaye considérable, le roi lui dit: "Hé quoi, mon maître, vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content, je crois que vous les avez et plus. — Sire répondit Amiot, l'appétit vient en mangeant."

—Un peintre se glorifiait devant Apelles de peindre fort vite. "On s'en aperçoit bien," lui répondit Apelles. Un autre artiste lui montrait une Vénus revêtue d'habillements superbes et lui demandait, d'un air content, ce qu'il en pensait: "Je vois lui dit Apelles, que n'ayant pu faire la Vénus belle, tu l'as faite riche."

—Pendant les troubles du règne de Charles VII, La Hire, son favori, étant venu le trouver pour l'entretenir d'une affaire importante, le roi, tout occupé d'une fête qu'il allait donner lui en fit voir les apprêts en lui demandant son avis. "Je pense, dit La Hire, qu'on ne perdre plus gaiement son royaume."

—Milton devenu aveugle, se maria en secondes noces avec une femme très belle, mais d'une humeur difficile. Lord Buckingham lui ayant dit un jour que son épouse était belle comme une rose. "Je n'en puis juger par les couleurs, répliqua tristement Milton, mais j'en juge par les épines."

—Un homme demandait à Aristippe quelle sorte de femme il devait prendre. "Je n'en sais rien, répondit-il; belle, elle vous trahira, laide, elle vous déplaîra, pauvre elle vous ruinera, riche, elle vous dominera. Voyez vous-même."

CONDITIONS.—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, franco.

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.